

Incursion en Albanie les 18 et 19 août 1974 **Un poète dans les geôles albanaises**

Voici sans doute l'épisode le plus rocambolesque de la vie littéraire de Jacques Izoard, une aventure que durant plus de trente ans il a souvent racontée à des dizaines d'auditeurs ébahis et amusés, au point d'en forger une façon de légende.

Les faits. En août 1974, le poète participe au festival de poésie de Struga, en Macédoine, au nord du lac Ohrid, tout près de l'Albanie d'Enver Hoxha¹. Les « Soirées poétiques de Struga » sont organisées depuis 1966 et ont toujours lieu à l'heure actuelle.

Le 18, Jacques Izoard part seul pour une promenade vers le sud, qui lui fait traverser la frontière sans s'en rendre compte :

À cause d'un seul mot dont j'étais tombé amoureux, je me retrouvai dans une prison d'Albanie. Lin est un village que je ne connaîtrai jamais. Lin goûte le sable de la langue².

Arrestation, détention, interrogatoires, libération le 19 août. Rentré à Struga, Izoard retranscrit à chaud (le 20 août), dans un petit carnet de poèmes, le détail de ces interrogatoires. Il dessine même un plan du lieu.

Cette histoire, Izoard paraît avoir éprouvé le besoin d'en fixer la trace : en l'espace d'une année, en 2003-2004, il l'a racontée trois fois, lors d'entretiens enregistrés ou filmés.

Nous donnons d'abord les notes prises par Izoard dans son agenda en août 1974 durant son séjour en Yougoslavie.

-
1. Dans les documents ci-dessous, nous conservons à ce nom la graphie d'époque, Hodja, qu'utilise Jacques Izoard.
 2. Jacques Izoard, « Lieux. Livres. Liens. Lin », dans *Revue et corrigée*, n° 13, automne 1983.

Elles sont suivies de la retranscription des notes de 1974 (prises le 20 août), intitulées dans le carnet même « Incursion en Albanie les 18 et 19 août 1974. Frontière de Radosa » [*sic*, pour Radožda].

Nous plaçons ensuite les trois récits qu'il fit de l'aventure en 2003-2004 :

- le premier est extrait d'un entretien accordé à François Favretto le 12 mai 2003 (« Prisonnier en Albanie dans les années 70 »)¹ ;
- le même récit, plus long, fait à Aniceto Exposito Lopez, dans un film daté de novembre 2003 ;
- un extrait d'un troisième entretien filmé, mené par Joseph Orban, en 2004.

Les trois récits sont sensiblement concordants, mais, d'une part, tel détail de l'un manque à l'autre et, d'autre part, on voit que la mémoire d'Izoard, dans la version qu'il avait élaborée pour une narration orale sans cesse reprise, a réduit la teneur des deux interrogatoires subis, tels que les notes nous l'ont conservée. On peut raisonnablement douter qu'il ait retrouvé et réutilisé les notes du carnet, qui ont ainsi dormi dans l'oubli jusqu'à aujourd'hui.

Enfin, on lira quatre poèmes rassemblés sous le titre « Village de Lin » et écrits très peu de temps après l'épisode albanais (ils ont été publiés la même année), ainsi qu'un extrait d'un texte que traversent en filigrane le souvenir des émotions glanées dans l'aventure et la magie des noms propres. Preuve, s'il en fallait, que toutes les expériences nourrissent l'imaginaire et l'écriture d'un tel poète.

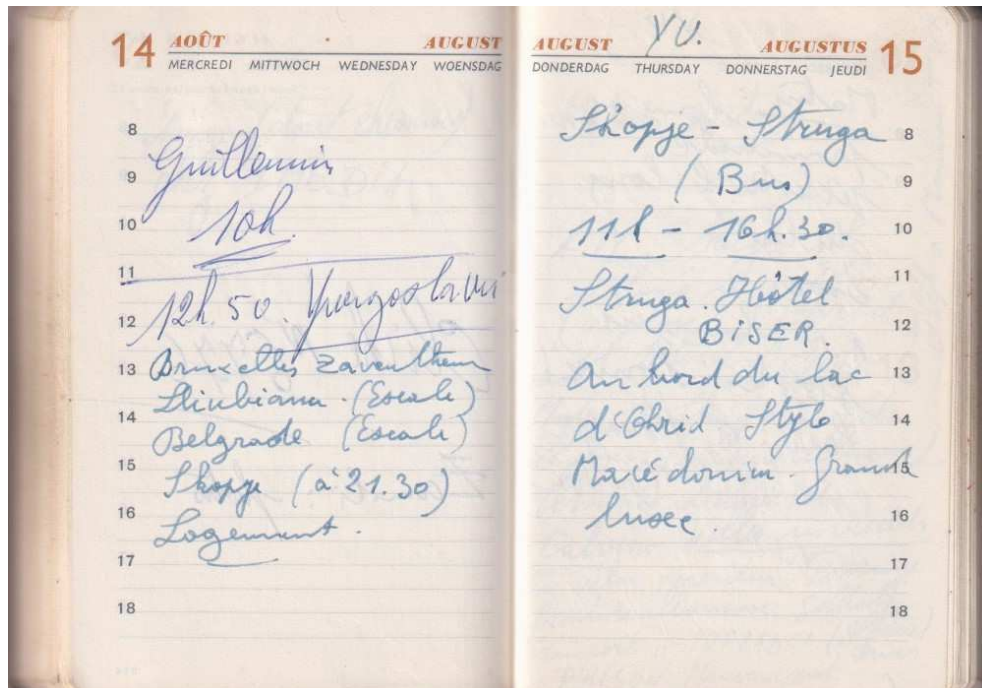
Gérald Purnelle
Septembre 2026

- Une version plus courte de cette note a paru dans la revue *Papier peint mauvais drap*, n° 3-4, octobre 2025. Elle n'y comprend que les notes manuscrites de 1974, l'entretien avec François Favretto et les quatre poèmes de « Village de Lin ».
- Nous remercions Aniceto Exposito Lopez de nous avoir autorisé à reproduire le texte de l'entretien de novembre 2003.
- Cette note est dédiée à la mémoire de Joseph Orban.

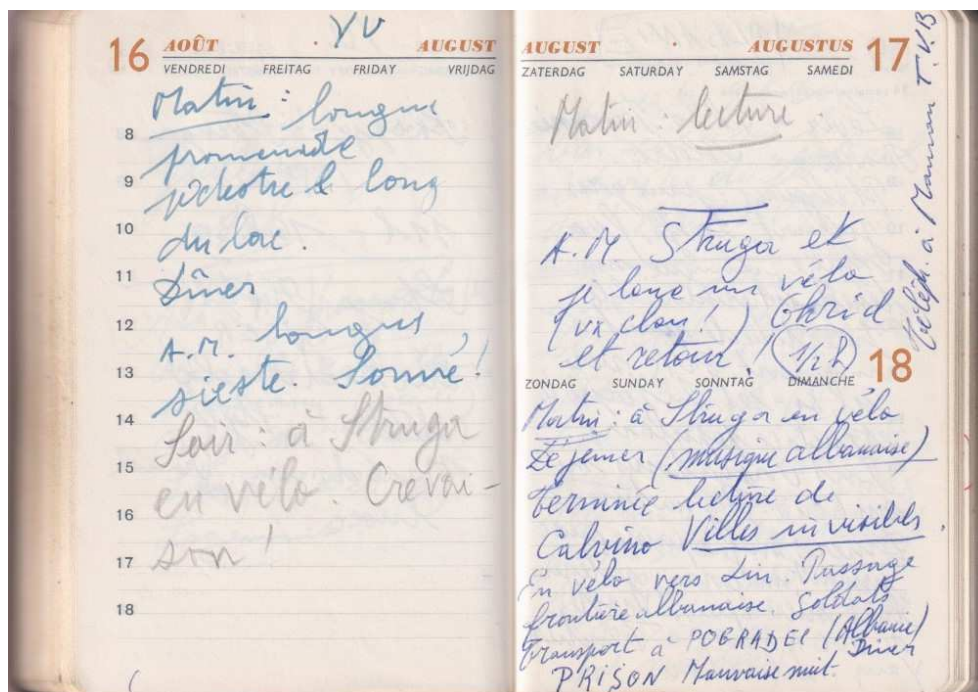
1. Cet entretien a été publié par Françoise Favretto dans *Osmose perpétuelle*, Atelier de l'Agneau, 2010, sous le titre « Prisonnier en Albanie dans les années 70 ».

L'agenda

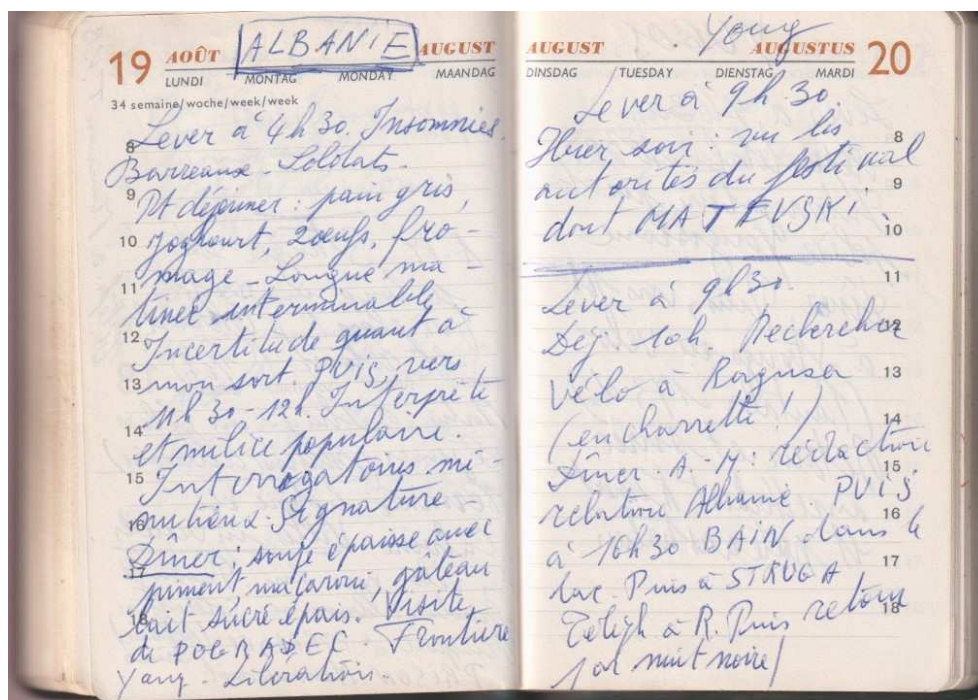
mercredi 14 août Guillemins 10 h
 12 h 50 Yougoslavie. Bruxelles Zaventem. Ljubjana
 (escale) Belgrade (escale) Skopje (à 21.30) Logement
 jeudi 15 août Yu.
 Skopje – Struga (bus) 11 h – 16 h. 30
 Struga. Hôtel Biser. Au bord du lac d'Ohrid. Style
 macédonien. Grand luxe



vendredi 16 août Yu.
 Matin : longue promenade pedestre le long du lac.
 Dîner.
 A.M. longue sieste. Sonné !
 Soir : à Struga en vélo. Crevaïson !
 samedi 17 août Matin : lecture.
 A.M. Struga et je loue un vélo (vx clou !) Ohrid et retour ! (1/2 h)
 dimanche 18 août Matin : à Struga en vélo.
 Déjeuner (musique albanaise).
 Terminée lecture de Calvino *Villes invisibles*.
 En vélo vers Lin. Passage frontière albanaise. Soldats. Transport à Pogradec (Albanie) PRISON Mauvaise nuit.



lundi 19 août	Albanie. Lever à 4 h 30. Insomnies. Barreaux. Soldats. Pt déjeuner : pain gris, yoghourt, 2 œufs, fromage – Longue matinée interminable. Incertitude quant à mon sort. Puis, vers 11 h 30 – 12 h. Interprète et milice populaire. Interrogatoires minutieux. Signature. <u>Dîner</u> : soupe épaisse avec piment, macaroni, gâteau lait sucré épais. Visite de Pogradec. Frontière Youg. Libération.
mardi 20 août	Youg. Lever à 9 h 30. Hier soir : vu les autorités du festival dont Matevski. Lever à 9 h 30. Déj. 10 h. Rechercher vélo à Ragusa (en charrette !) Dîner. A.M. : rédaction relation Albanie. Puis à 16 h 30 BAIN dans le lac. Puis à Struga. Téléph. à R. Puis retour par nuit noire.



mercredi 21 août

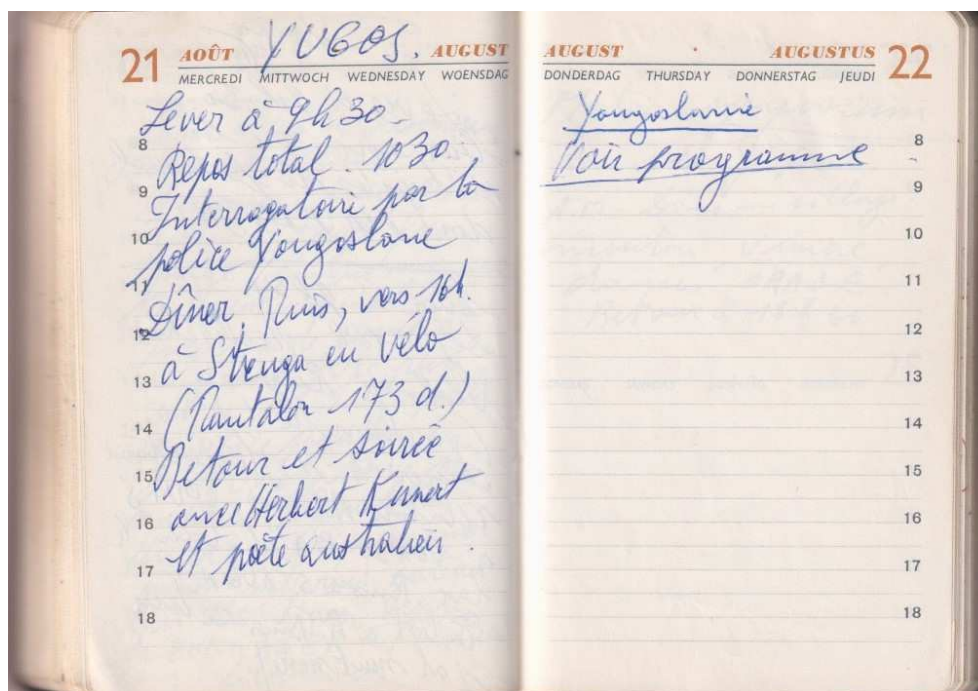
Yugos.

Lever à 9 h 30. Repos total. 10.30 Interrogatoire par la police yougoslave. Dîner. Puis, vers 16 h à Struga en vélo (pantalon 173 d). Retour et soirée avec Herbert Kunert¹ et poète australien.

jeudi 22 août

Yougoslavie. Voir programme.

1. Non identifié.



samedi 24 août Matin : symposium.
 11 h Je parle.
 A.M. – Dans un village : mouton, viniac¹, danses.
 Orage. Retour à 18 h 30.

mardi 27 août Fin du Congrès

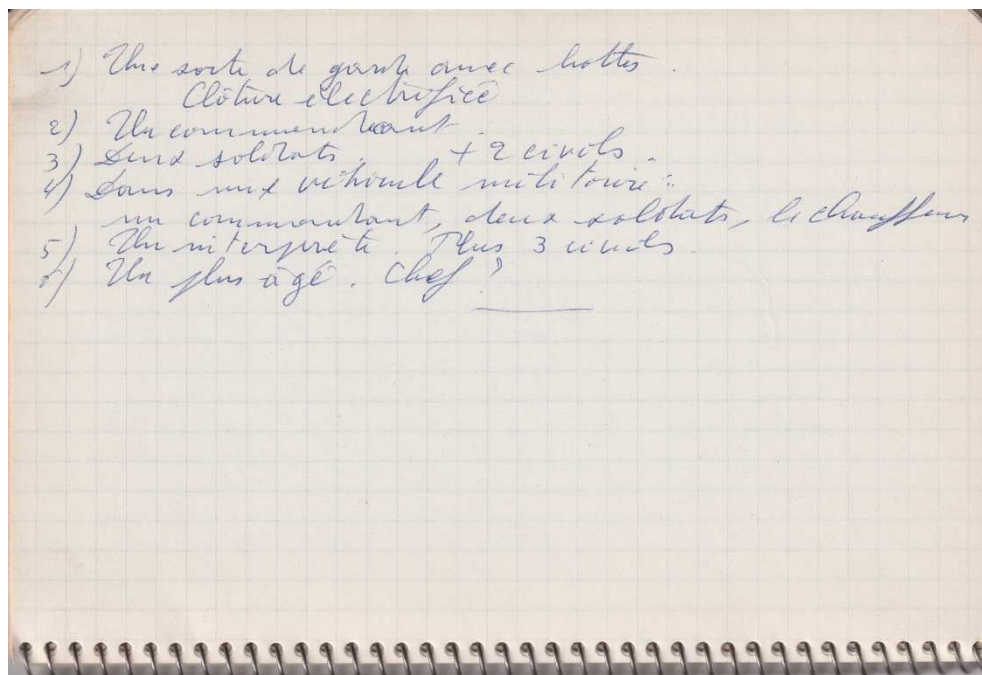
mercredi 28 août Retour.
 Lever à 4 h 30. Départ de Skopje

1. Vinjak est une marque d'eau-de-vie.

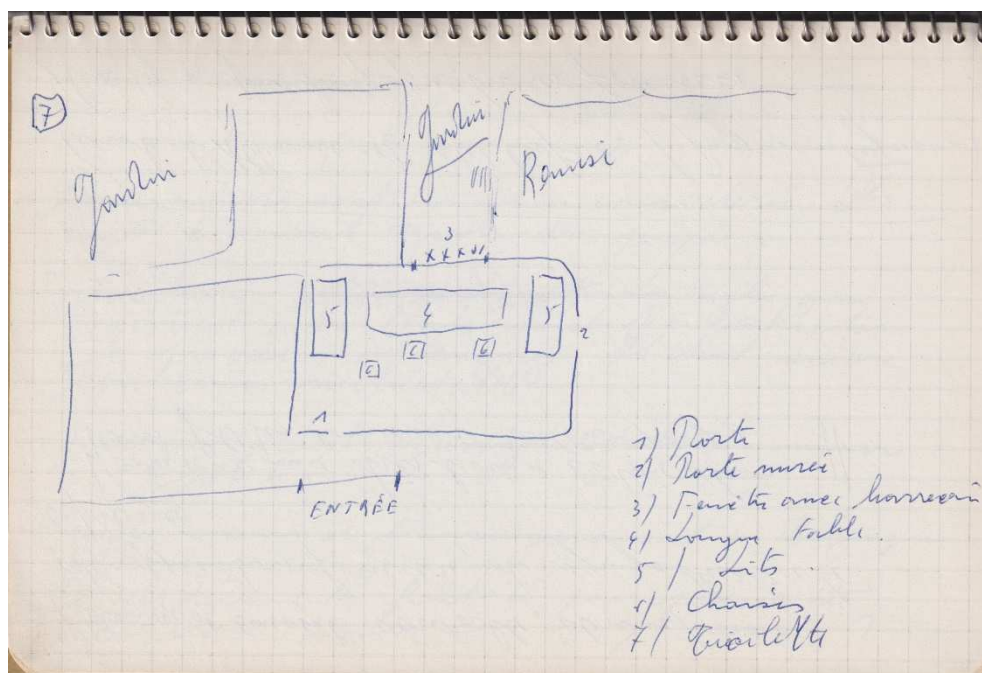
Incursion en Albanie les 18 et 19 août 1974.

Frontière de Radosa

[Les notes de 1974]



- 1) Une sorte de garde avec bottes.
Clôture électrifiée
- 2) Un commandant.
- 3) Deux soldats. + 2 civils.
- 4) Dans un véhicule militaire : un commandant, deux soldats, le chauffeur
- 5) Un interprète. Plus trois civils.
- 6) Un plus âgé. Chef ?



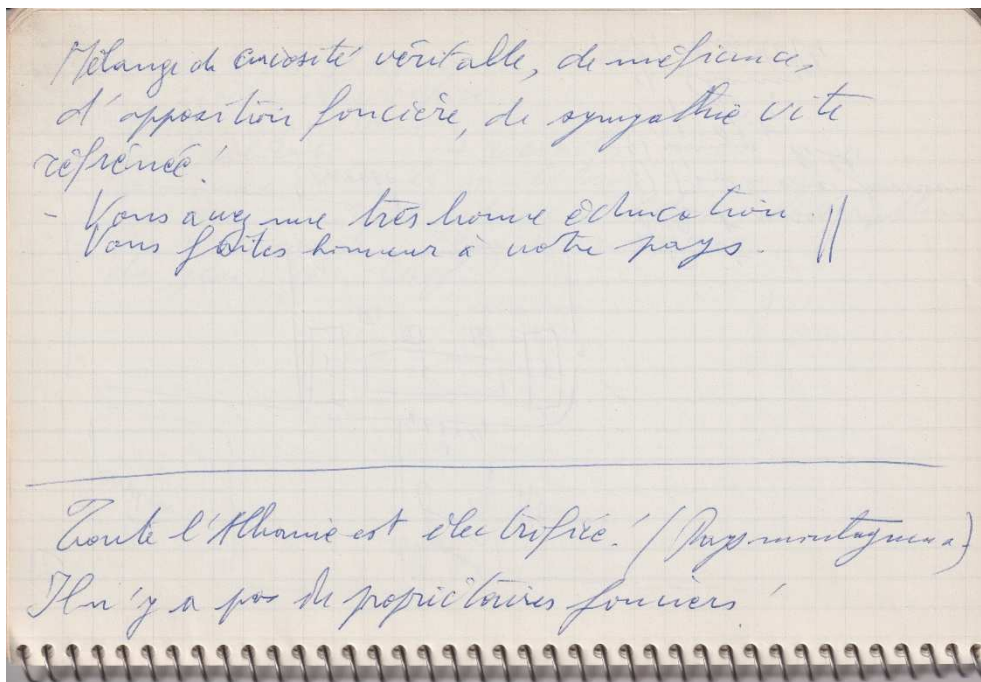
- 1) Porte
- 2) Porte murée
- 3) Fenêtre avec barreaux
- 4) Longue table
- 5) Lits
- 6) Chaises
- 7) Toilette

Mélange de curiosité véritable, de méfiance, d'opposition foncière, de sympathie vite réfrénée !

– Vous avez une très bonne éducation. Vous faites honneur à votre pays.

Toute l'Albanie est électriée ! (Pays montagneux.)

Il n'y a pas de propriétaires fonciers !



Je m'intéresse à la littérature. J'écris moi-même. J'aime Baudelaire, Lamartine (Le lac...).

Ici les artistes sont très bien considérés. Ils sont l'avant-garde du peuple.

Préambule : ~~Vous avez...~~ Les règles qui existent entre états sont très strictes.

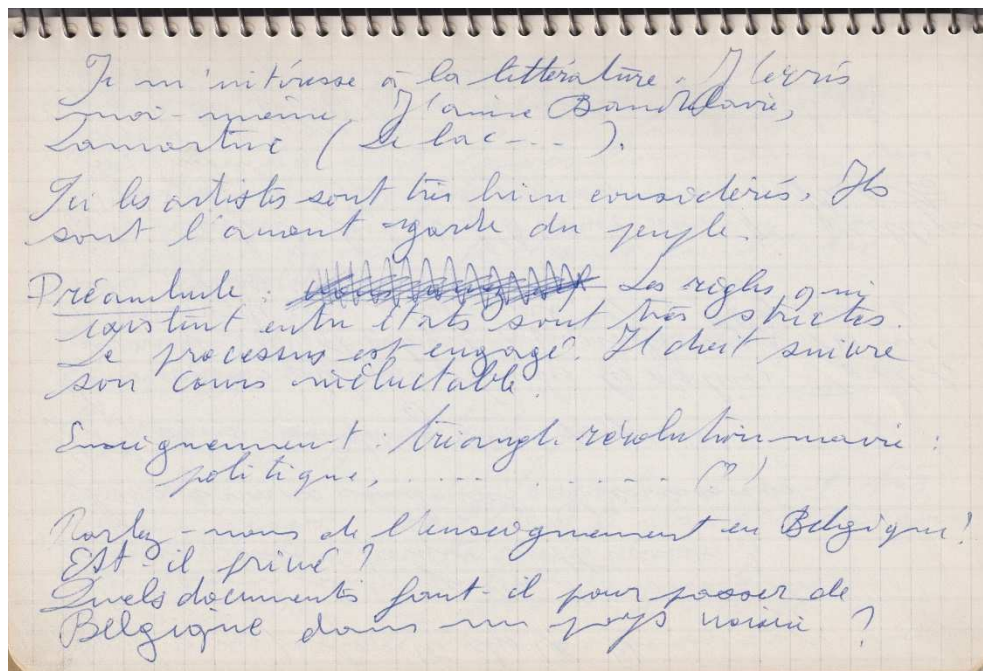
Le processus est engagé. Il doit suivre son cours inéluctable.

Enseignement : triangle révolutionnaire : politique, ..., ... (?)

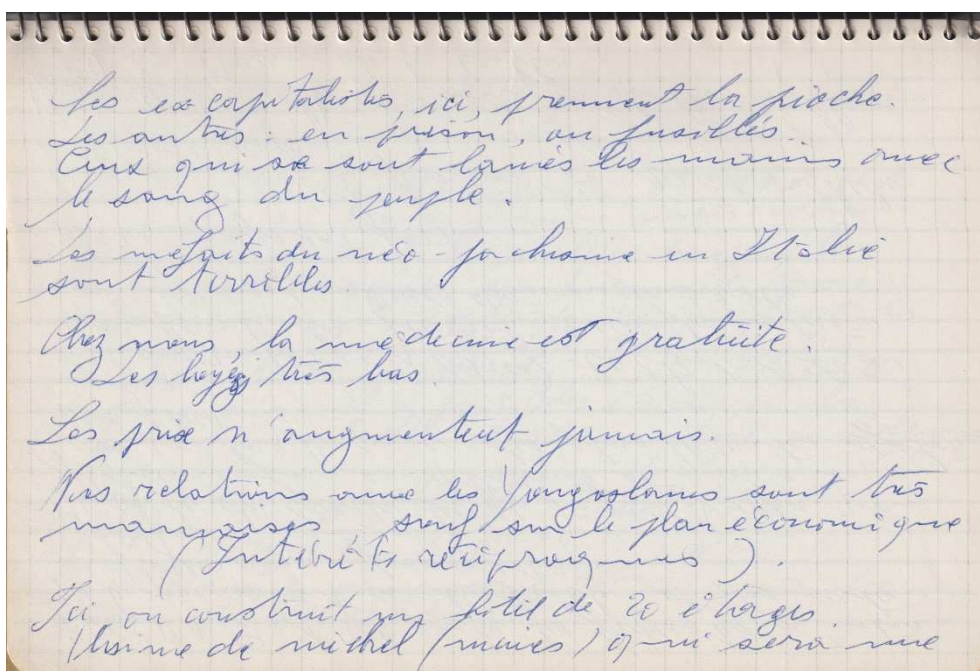
Parlez-nous de l'enseignement en Belgique ?

Est-il privé ?

Quels documents faut-il pour passer de Belgique dans un pays voisin ?

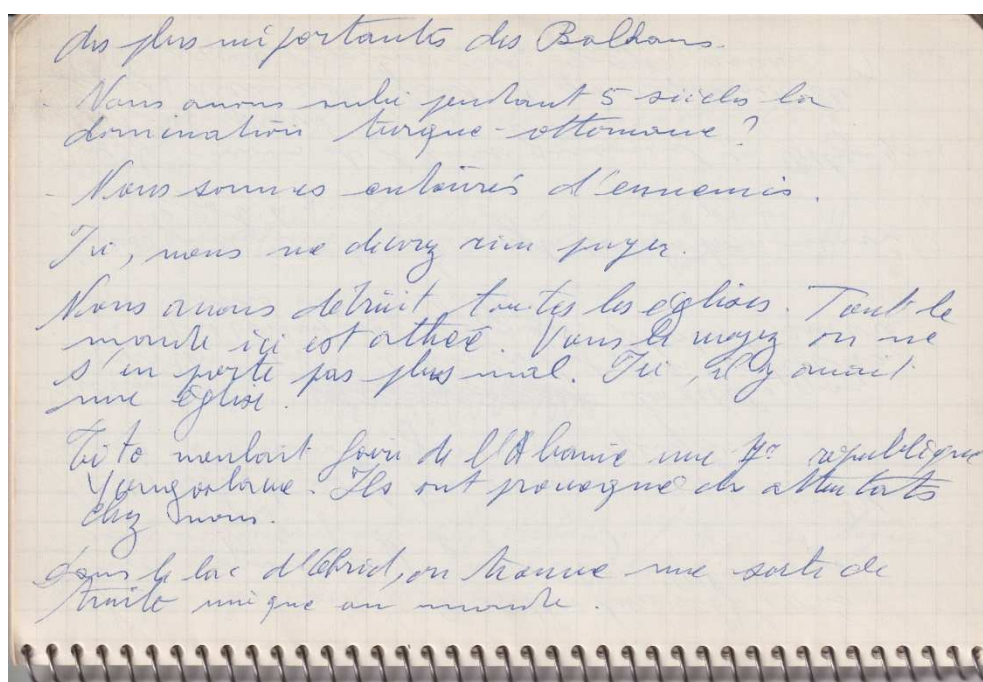


Les ex-capitalistes, ici, prennent la pioche. Les autres : en prison, ou fusillés.
 Ceux qui se sont lavé les mains avec le sang du peuple.
 Les méfaits du néo-fachisme¹ en Italie sont terribles.
 Chez nous, la médecine est gratuite. Les loyers très bas.
 Les prix n'augmentent jamais.
 Nos relations avec les Yougoslaves sont très mauvaises, sauf sur le plan économique (intérêts réciproques).
 Ici on construit un hôtel de 20 étages.



1. Sic.

Usine de nickel (mines) qui sera une des plus importantes des Balkans.
 Nous avons subi pendant 5 siècles la domination turco-ottomane ?
 Nous sommes entourés d'ennemis.
 Ici, vous ne devez rien payer.
 Nous avons détruit toutes les églises. Tout le monde ici est athée. Vous le voyez, on ne s'en porte pas plus mal. Ici, il y avait une église.
 Tito voulait faire de l'Albanie une 7^e république yougoslave. Ils ont provoqué des attentats chez nous.
 Dans le lac d'Ohrid, on trouve une sorte de truite unique au monde¹.



1. La truite d'Ohrid (*salmo letnica*), endémique du lac d'Ohrid.

Poisra. Bataille contre les fascistes. L'interprète me raconte la bataille et les pertes infligées aux fascistes¹.

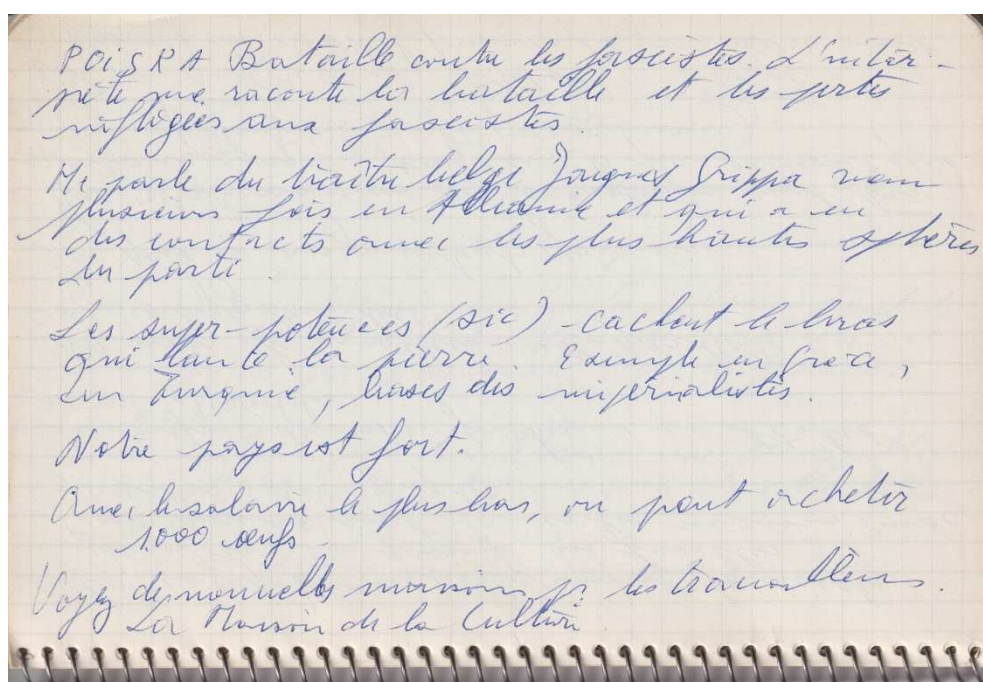
Me parle du traître belge Jacques Grippa venu plusieurs fois en Albanie et qui a eu des contacts avec les plus hautes sphères du parti².

Les super-potences (*sic*³) cachent le bras qui lance la pierre. Exemple en Grèce, en Turquie, bases des impérialistes.

Notre pays est fort.

Avec le salaire le plus bas, on peut acheter 1000 œufs.

Voyez de nouvelles maisons pour les travailleurs. La Maison de la Culture.



1. Le nom Poisra n'est pas attesté. Il s'agit probablement de la bataille de Durrës (7 avril 1939), laquelle, au débarquement des troupes italiennes dans ce port albanais, « ne s'est jamais déroulée » (Wikipedia).
2. Jacques Grippa (1913-1991), leader communiste belge dissident, d'obédience maoïste et lié à Pékin, ce qui explique ses liens avec l'Albanie.
3. Pour « superpuissances ».

J'ai subi 2 interrogatoires prolongés : le premier le soir même de mon interception.

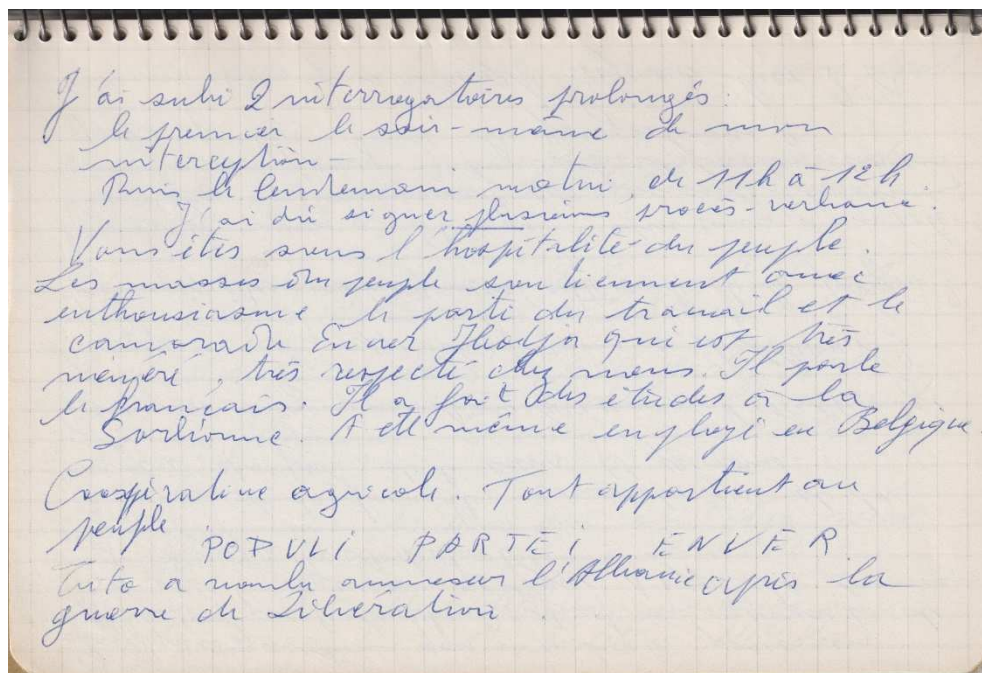
Puis le lendemain matin, de 11 h à 12 h. J'ai dû signer plusieurs procès-verbaux.

Vous êtes sous l'hospitalité du peuple. Les masses du peuple soutiennent avec enthousiasme le parti du travail et le camarade Enver Hodja qui est très vénéré, très respecté chez nous. Il parle le français. Il a fait des études à la Sorbonne. A été même employé en Belgique¹.

Coopérative agricole. Tout appartient au peuple.

POPULI PARTEI ENVER².

Tito a voulu annexer l'Albanie après la guerre de Libération³.



1. Enver Hoxha a vécu en Belgique entre 1934 et 1936.

2. « Le Parti du Peuple Enver ».

3. En 1944.

Quelques questions qui m'ont été posées en Albanie, par le truchement d'un interprète de 31 ans, ingénieur géologue. A appris le français de manière autodidacte.

Concernant la famille, nom du père, de la mère, du frère, de la sœur. Et prénoms.

Pourquoi avez-vous trois prénoms ? C'est étrange.

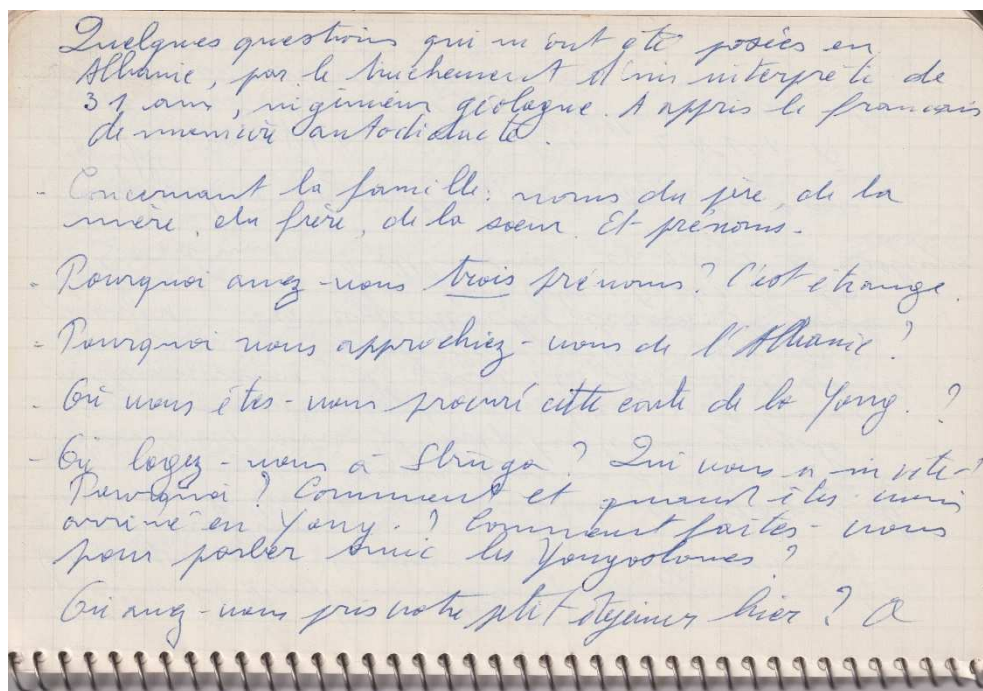
Pourquoi vous approchiez-vous de l'Albanie ?

Où vous êtes-vous procuré cette carte de la Youg[oslavie] ?

Où logez-vous à Struga ? Qui vous a invité ? Pourquoi ? Comment et quand êtes-vous arrivé en Youg[oslavie] ? Comment faites-vous pour parler avec les Yougoslaves ?

Où avez-vous pris votre petit déjeuner hier ? À quelle heure exactement ?

Qu'avez-vous fait ensuite ?



Avez-vous parlé avec des paysans ou des soldats yougoslaves dans le no man's land ?

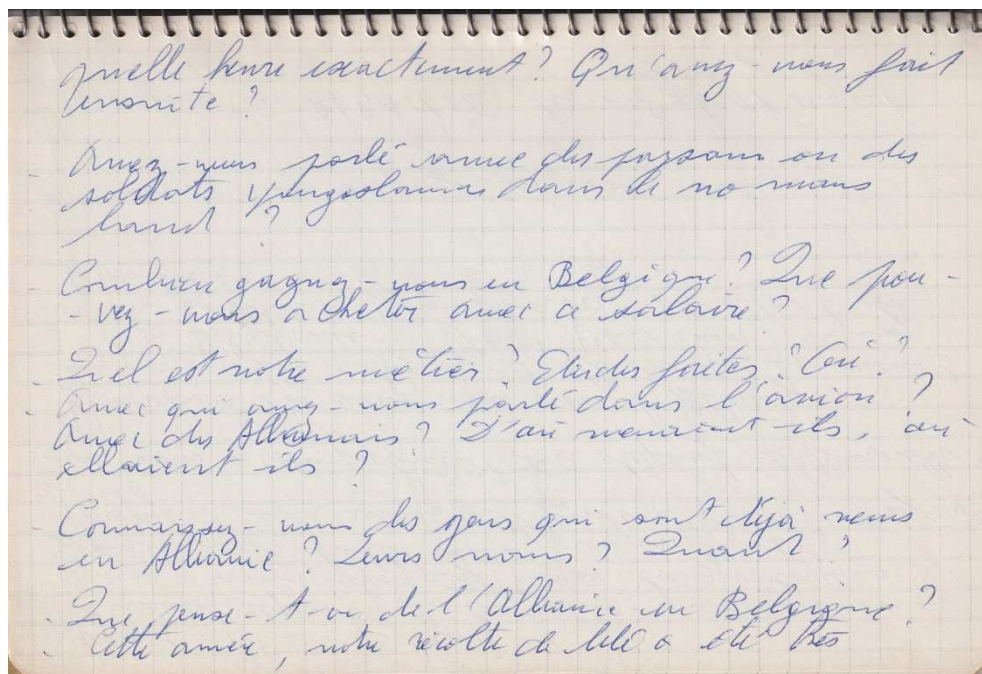
Combien gagnez-vous en Belgique ? Que pouvez-vous acheter avec ce salaire ?

Quel est votre métier ? Études faites ? Où ?

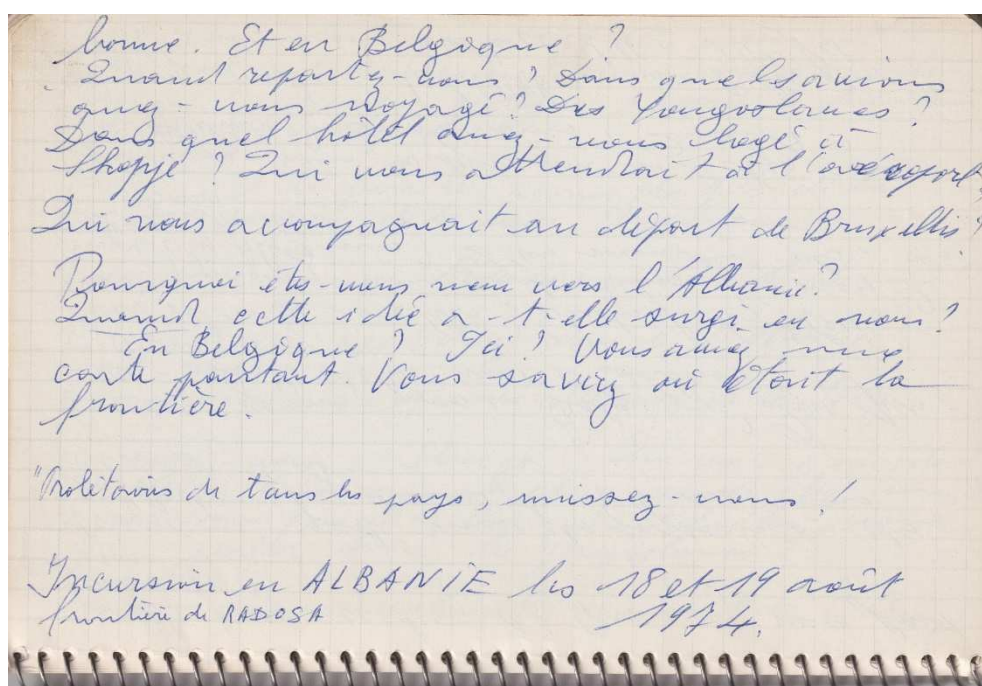
Avec qui avez-vous parlé dans l'avion ? Avec des Albanais ? D'où venaient-ils, où allaient-ils ?

Connaissez-vous des gens qui sont déjà venus en Albanie ? Leurs noms ? Quand ?

Que pense-t-on de l'Albanie en Belgique ?



Cette année, notre récolte de blé a été très bonne. Et en Belgique ?
 Quand repartez-vous ? Dans quels avions avez-vous voyagé ? Des yougo-slaves ? Dans quel hôtel avez-vous logé à Skopje ? Qui vous attendait à l'aéroport ?
 Qui vous accompagnait au départ de Bruxelles ?
 Pourquoi êtes-vous venu vers l'Albanie ? Quand cette idée a-t-elle surgi en vous ? En Belgique ? Ici ? Vous aviez une carte pourtant. Vous saviez où était la frontière.



« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »
 Incursion en Albanie les 18 et 19 août 1974. Frontière de Radosa

Prisonnier en Albanie dans les années 70

[...]

— C'était en septembre 2001, sur le thème *Inter arma silent musae*, à Costenza, où Ovide avait été exilé, sur les bords de la mer Noire ; j'étais avec Semprun, Robbe-Grillet. Il y avait aussi Rudger Kopland, l'écrivain néerlandais (*Songer à partir*, Gallimard) et beaucoup d'auteurs des pays de l'Est. On se promenait sur les bouches du Danube en bateau quand un groupe me regarde, de l'ex-Yougoslavie : « C'est vous qui vous étiez perdu en Albanie... »

On m'en reparle souvent, c'était sous la dictature d'Enver Hodja. Ces soirées poétiques de Struga existent toujours, en Macédoine. Selon les Hongrois, les Macédoniens parleraient la même langue qu'eux, mais les Macédoniens prétendent que non. C'était la troisième fois que j'étais invité¹.

— À quelle époque ?

— Dans les années 70. J'ai voulu arriver plus tôt pour visiter, j'ai pris l'avion jusqu'à Skopje via Ljubljana. Il y avait eu un tremblement de terre dans les années soixante à Skopje, l'horloge de la gare était restée sur 5 h 17 et on ne l'avait pas réparée, en souvenir de la catastrophe. J'avais pris une carte à l'ambassade, j'ai vu Lin, j'ai voulu aller visiter ce village pour son nom.

— Oui, comme la fois où dans le Fronsadais, vous avez voulu nous conduire au Château des Mille Secousses pour déguster ce vin à cause du nom....

— J'ai loué un vélo et je suis allé jusqu'à Struga sur un lac où passe le Drin Noir, une rivière qui traverse le fond du lac — et qui ressort de l'autre côté — je ne sais pas, une rivière très particulière, qui est au fond de ce lac. Il y a des baraquements autour, le chemin devient plus étroit, j'attache mon vélo à un arbre avec un cadenas. Je me souviens, j'avais amené un roman de Chedid, une expérience, avec deux blocs de textes... J'enjambe un premier treillis, il y avait un grand écriteau en cyrillique mais je ne comprends rien au cyrillique, je continue, il y avait un autre treillis, plus haut, avec une porte dedans, et un homme en bottes, je demande Lin, il ne comprend pas. Une

1. Ce souvenir est erroné : d'une part, en 1974 Izoard participait pour la première fois aux Soirées de Struga (comme il le dit dans les autres entretiens) ; par ailleurs, selon les sources dont nous disposons, il n'y retournera qu'une fois, en 1975 (du 28 août au 3 septembre) ; il sera à nouveau invité en 1977, mais ne s'y rendra pas.

troupe de soldats arrive à toute allure, me fait asseoir, vide mes poches, regarde les croix rouges et les croix bleues inscrites sur ma carte ; ça leur paraît suspect. J'étais assez effrayé, c'était un no man's land entre Albanie et Yougoslavie, avec des miradors. Un soldat a sifflé dans ses doigts, ils ont coupé le courant électrique, une Jeep est arrivée, on m'a emmené, les soldats avaient des concombres et se les mettaient entre les jambes... On est arrivés à Pogradec, je me souviens du nom, ça me fait penser à Odradek. « Monsieur Delmotte, vous avez enfreint les règles internationales », me dit le chef en français. Il y avait des fresques en l'honneur de Mao dans le bâtiment où ils m'ont fait entrer. À cette époque, l'Albanie et la Chine étaient amies contre la Russie. On me donna un interprète.

« Acceptez-vous l'interrogatoire ? » Je n'avais pas le choix. Un soldat était chargé de noter. « Quels sont les noms et prénoms de vos grands-parents ? », « Est-ce qu'il y a de l'électricité en Belgique ? », ils se vantèrent d'avoir réussi à couvrir toute l'Albanie de systèmes électriques. « Et combien gagne un ouvrier en Belgique ? » Là je ne savais que répondre... « Ici, avec un salaire, un ouvrier peut s'acheter mille œufs »... « Et ça, qu'est-ce que c'est ? » dit l'homme en montrant le plat de sa main fermée... Ce n'est pas ma main, c'est le symbole de l'Albanie et de l'amitié entre les peuples... Comment êtes-vous venu ? — En vélo... (et j'explique pourquoi je suis là). Est-ce que je peux retourner en Yougoslavie ?

— Trop tard, les frontières sont fermées. Vous êtes l'hôte du peuple albanais. » On est sorti sur une grande esplanade :

« Il y avait une église orthodoxe. On l'a rasée. On a rasé toutes les églises. » On est monté en car, en pleine campagne, on m'a arrêté près d'une maison à barreaux et fait entrer dans une sorte de chambre-cellule aux draps de lit rugueux — des draps de *lin*... vieux draps épais. Dehors, il y avait des poules... Je suis resté seul toute la nuit, et dehors c'est resté éclairé, on devait me surveiller. Je n'avais pas mes médicaments pour l'asthme, je me sentais très mal...

À 7 heures, la porte s'ouvre... Petit déjeuner de 6 œufs à la coque avec du pain. Ils m'ont regardé manger en riant parce que je trempais le pain dans l'œuf. On m'a fait venir dans un bureau avec l'interprète pour un nouvel interrogatoire.

« À quelle heure votre avion a-t-il atterri ? — 16 heures — Hier, vous avez dit 17 heures. »

On m'a reconduit à une autre frontière avec les œuvres d'Enver Hodja. J'étais entre le colonel et le traducteur, face à trois autres Yougoslaves, on a avancé ensemble jusqu'à une certaine distance et stoppé. J'ai eu le temps de demander quelle était la place des poètes en Albanie. Réponse : « Ils sont à l'avant-garde, ils dirigent le peuple albanais vers la liberté. »

Ils m'ont fait une accolade, m'ont rendu aux mains des Yougoslaves qui m'ont confisqué les livres : « C'est interdit. » J'ai quand même pu en conserver un ; je dois l'avoir ici ; je ne sais pas où. À cette époque, les familles étaient séparées, comme au temps du mur de Berlin. J'avais fait un exploit. Personne ne franchissait les frontières. J'étais la vedette du congrès. Chaque année, on raconte cela. Je me promenais innocemment quand j'ai été capturé. J'ai été bien traité. Le soir, on m'a demandé si j'avais faim et on m'a offert le restaurant. Ici, à Liège, je me suis retrouvé parfois chez les flics, quand j'avais soif, on me jetait un seau d'eau et on disait : « Lape ! »

Le récit de novembre 2003

JACQUES IZOARD. Ah, il y a une lumière rouge qui vient de s'allumer.

ANICETO. *C'est un essai, vous savez. Vous parliez d'un sabre.*

— Un sabre long comme ça. Et à un moment donné, il y a un client qui ennuyait le patron. Alors le patron a pris le sabre, a sauté par-dessus le comptoir pour menacer le client de son... J'avais été assez estomaqué. Je me dis : « Ce sont les mœurs des Balkans cela. » Mais enfin bon, après ça ne s'est plus reproduit et finalement c'est un petit café très sympathique.

— *Que vous appeliez comment ?*

— Que j'appelle Sarajevo. C'est le nom du café, oui. C'est un petit café où ce sont... Sarajevo c'est la capitale de quel pays encore ?

— *Nous allons chercher ça ensemble, d'accord ?*

— Oui on va voir ça.

— La Grèce... La Grèce ici, toute la Grèce, l'Albanie, etc. Oui je vois, c'est déjà assez vaste. C'est la péninsule balkanique, ici.

— *Oui. Et on n'a pas d'autres informations ?*

— Ah ben non. Oui, ça c'est l'aspect politique et économique.

— *C'est intéressant, aussi.*

— Aspect « péninsule politique et économique ».

— *Ah oui, je l'ai. Voilà.*

— Voilà. Ce qui est bien, c'est qu'ici on voit bien tout. Ça va jusque Belgrade. Et donc la Grèce fait partie des Balkans. Et ici, ça va jusqu'à la Turquie d'Europe, somme toute.

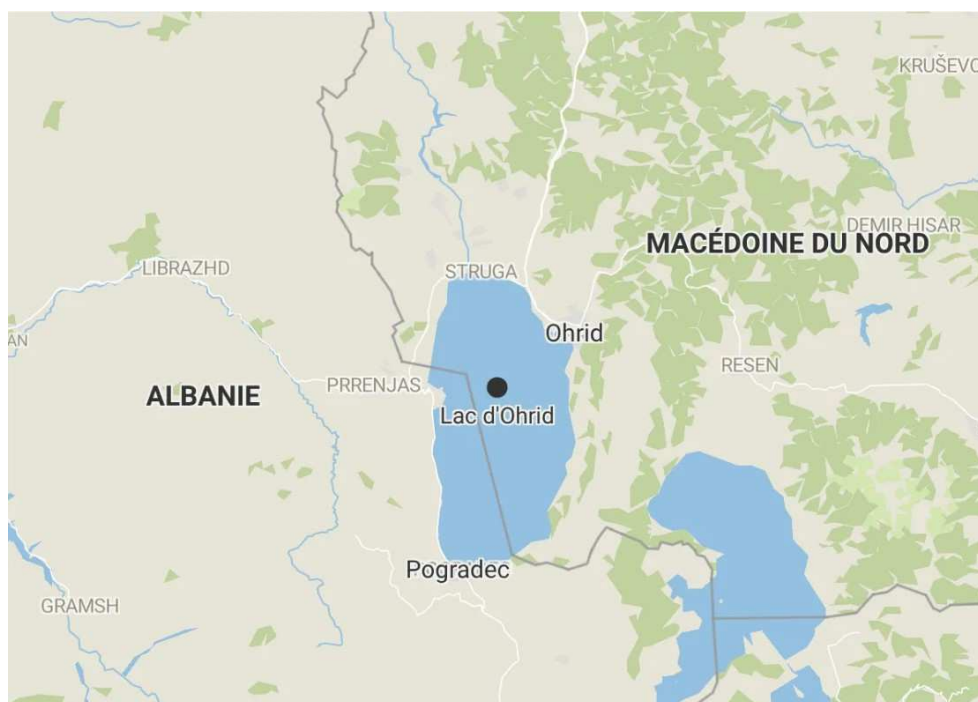
— *Mais ce n'est plus un atlas... très récent.*

— Oui, mais dans l'ensemble, on voit. C'est parfait. On a bien une bonne situation. Et surtout qu'on voit le lac d'Ohrid, là, où j'ai été prisonnier des Albanais.

— *Vous pouvez encore me l'indiquer ? parce qu'on ne voit pas très bien. Ah, de ce côté, là.*

— Voilà, juste ici, le lac d'Ohrid.

— *Bien. Donc l'autre jeu de questions. Voilà. Bien.*



— Jacques, vous m'avez parlé d'un poète du nom de Vasco.

— Oui, Vasko Popa. Très bon poète que j'ai croisé à Belgrade et que j'ai rencontré par la suite à Struga, en Macédoine. Très, très sympathique. Il a écrit un recueil un peu particulier chez Gallimard, ça a été traduit chez Gallimard, traduit, bien entendu. Et le titre du livre, c'était *Rends-moi mes chiffons*¹. C'est déjà original. Et alors ce sont des poèmes très, très beaux. Si ce n'est qu'ils ont quand même une particularité. Tout le début du livre, ce sont des poèmes que l'on peut lire, comment dirais-je, en faisant de la gymnastique. C'est-à-dire qu'on doit sauter, tendre les bras. Et le poème parle de ça. C'est tout à fait curieux comme poésie. C'est très original. Il n'y a pas beaucoup de connotations avec la poésie française d'aujourd'hui. C'est ça qui fait le charme de cette poésie. C'est une autre vue, une autre vision des choses. *Rends-moi mes chiffons*, de Vasko Popa. Ça a été publié déjà aux éditions

1. Sous ce titre, le recueil a paru chez Seghers dans la collection « Autour du monde », puis a été republié chez Gallimard sous le titre *Le Ciel secondaire*, dans la collection « Du monde entier ».

Seghers dans la collection du « Monde Entier ». Et puis après, ça a été réédité chez Gallimard.

— *Oui.*

— Sinon, je ne connais pas trop la poésie des Balkans ; à part Vasko Popa, à part quelques autres...

— *On va encore continuer à réfléchir.*

— Voilà, d'accord.

— Une lumière rouge vient de s'allumer.

— *C'est vrai.*

— J'ai une voix un peu rauque, il me semble.

— *Oui.*

— Oui ?

— *Oui.*

— Oh la la.

— *Mais Jacques, on peut peut-être reparler de ce qu'on a dit tout à l'heure. Euh qu'est-ce qu'on a dit tout à l'heure ? On parlait d'esthétique et de Balkans. Non ? Je me trompe ?*

— Oui, oui, oui, oui.

— *On a parlé de Saint-Jacques de Compostelle, mais ça ne se trouve pas.*

— Ça n'est pas en relation avec notre thème.

— *Non.*

— Ce qui est intéressant, c'est de voir un peu comment nous allons aborder la narration, comment nous allons, somme toute, raconter l'histoire.

— *Oui. Mais... Est-ce qu'il faut la raconter ou...*

L'évoquer.

— *Ou l'évoquer.*

— C'est un peu la même chose, non ?

— *Oui.*

— Évoquer, c'est un peu hypocrite, tandis que raconter, c'est plus net, mais peut-être est-ce un peu trop plat.

— *Oui. Nous sommes en train de...*

— D'enregistrer.

— *Oui.*

— Donc... Tout a commencé... Je dois dire comment tout a commencé ?

— *Si vous voulez, pour peut-être permettre aux autres de savoir qu'il y a un début à quelque chose, mais...*

— Oui, en fait, j'ai été invité dans les Balkans.

— *Oui.*

— Ce n'est pas une invitation dans les Balkans, j'ai été invité dans une région tout à fait particulière des Balkans, donc en Macédoine, mais qui, à l'époque, faisait partie de la Yougoslavie, du général Tito. J'avais été invité là-bas en tant que poète. J'ai l'impression que je raconte un conte de fées, mais il va tourner au vinaigre, évidemment. Au début, tout se passait bien...

— *Vous me faites trembler. J'écoute, je vous écoute.*

— Au début, tout se passait bien. Je reçus une lettre d'invitation en bonne et due forme pour participer à un congrès de poésie intitulé « Les soirées de Struga ». Je n'avais jamais entendu parler de Struga, et je n'avais jamais été en Yougoslavie, ni d'ailleurs dans aucun autre des pays dits « de l'Est » à l'époque, puisque c'était l'époque où le mur existait toujours, etc. C'était le communisme pur et dur. Et ma foi, c'était très sympathique cette invitation.

— *Vous me permettez un instant que je vous interrompe Jacques ?*

— Oui.

— *Je vais arrêter de vous filmer trois secondes, et on essaiera de reprendre.*

— D'accord.

— *Oui, il y a des pastilles un peu plus haut.*

— Non, mais ma foi, le vin fera office de pastilles, si je puis dire.

— *On a tous toujours un peu la voix rauque, mais l'enregistrement recommence.*

— Ah ! Donc, je fus invité là-bas de manière très sympathique, et cette invitation tombait à point nommé, étant donné que je suis professeur de français dans l'enseignement communal liégeois, et cette invitation me parvient au début du mois de juin pour me signaler que le festival aura lieu dans le courant du mois de juillet suivant¹.

Donc, c'était les vacances scolaires : parfait, pas besoin de demander d'autorisation à mon petit chef, et je décide d'accepter l'invitation. Je ne connaissais pas du tout cette région.

1. Erreur de mémoire, pour août.

Je ne connaissais pas du tout la Yougoslavie, qui à l'époque était un pays très calme, étant donné qu'il était sous la botte du général Tito, qui ne plaisantait pas, évidemment, avec les oppositions. Nonobstant, enfin, malgré tout, malgré tout, peut-être Tito était-il plus doux que les autres dictateurs des autres pays de l'Est, Pologne, etc. Mais, par précaution, comme je ne connaissais pas bien l'endroit, la région, je décide d'aller à l'ambassade de Yougoslavie à Bruxelles pour demander quelques renseignements concernant la Macédoine, qui faisait partie, donc, des républiques yougoslaves. Et là-bas, très aimablement, on m'a remis une carte de la région très détaillée, surtout de la Macédoine, puisque la soirée de Struga avait lieu en Macédoine, au bord d'un lac magnifique, enfin, que je connus magnifique par la suite, qui s'appelait le lac d'Ohrid.

Et là-bas, donc, c'est là qu'avait lieu cette rencontre internationale de poésie, les Soirées poétiques de Struga. Le voyage s'est passé de manière très agréable. Je crois que j'ai atterri à Ljubljana.

— *On reprend tout à l'heure si vous voulez bien, Jacques.*

— *Quand la lumière rouge s'allume...*

— Voilà, donc... Ces Soirées poétiques de Struga avaient lieu à partir du 15 juillet¹. Comme j'étais en vacances, j'ai pris la décision de partir huit jours plus tôt pour un peu visiter la région. De toute façon, j'étais invité. Le voyage en avion m'était offert gracieusement par les organisateurs du festival de Struga. Je suis donc parti huit jours plus tôt, et bien que je sois huit jours plus tôt, on est venu m'attendre à l'aéroport de Skopje, je crois, qui est la capitale de la Macédoine. Je suis resté... Peut-être que j'ai logé à Skopje. Je n'en souviens plus.

Toujours est-il que j'ai visité un tout petit peu Skopje qui avait été victime, si je puis dire, où il y avait eu un terrible tremblement de terre qui avait fait des milliers et des milliers de morts quelques années auparavant. Et je me souviens que, dans cette capitale de la Macédoine, l'ancienne gare avait été complètement détruite, sauf un bout de façade, et l'horloge était toujours là et indiquait 17 heures 52 minutes, l'heure exacte de ce terrible tremblement de terre. Ils avaient gardé intacte l'horloge pour rappeler aux générations suivantes que le tremblement de terre qui avait fait 10000 morts avait eu lieu

1. Erreur de mémoire, pour août.

à cette heure. Je me souviens qu'on m'avait parlé un peu du tremblement de terre de Skopje. On m'avait signalé que toute la ville s'était quasi écroulée. Alors on avait conseillé aux habitants de Skopje de reconstruire leur ville ailleurs, parce qu'en fait la ville était sur une faille sismique très importante. Ils n'ont voulu rien entendre. Ils ont dit : non, on reconstruit la ville au même endroit. Je ne sais pas pourquoi, ils voulaient absolument rester là. Alors on a construit ça, mais avec des matériaux antisismiques, etc. Mais voilà.

De là, j'ai pris l'autobus pour Struga, un autobus bringuebalant. Mais enfin, je suis arrivé à Struga, on m'attendait là-bas, on m'a conduit à un très grand hôtel, un nouvel hôtel qui venait d'être construit le long du lac d'Ohrid.

Donc, alors ce qui m'avait un peu surpris, c'est qu'ils m'avaient donc indiqué qu'après le tremblement de terre, ils avaient reconstruit Skopje au même endroit, mais il y avait quand même de grandes étendues plates, d'immenses places, où ils n'avaient rien reconstruit.

Bref, de là je suis allé à Struga, où j'ai été très bien reçu, dans un très bel hôtel. Et, comme je ne connaissais pas du tout l'endroit, j'ai décidé de louer un vieux vélo pour aller un peu explorer les environs de Struga. Et alors un beau jour, un jour matin, je me souviens, j'avais ce vélo là, assez mal en point, mais qui roulait quand même assez bien. Alors j'ai longé le lac, et je me souviens que j'avais pris un roman d'Andrée Chedid, et peut-être un maillot, je ne sais plus, pour un peu nager dans le lac. Et à un moment donné, je voyais que la route se terminait, et à l'endroit où la route se terminait, il y avait un camp, avec des baraquements, et j'ai vu que c'était un peu curieux. Mais j'ai laissé mon vélo là, que j'ai attaché avec un cadenas à un arbre, puis j'ai emprunté un tout petit chemin le long du lac d'Ohrid. Et là c'était superbe, le lac était d'un bleu magnifique, très vaste, on voyait à peine l'autre côté du lac.

Et à un moment donné, il y avait des treillis qui étaient écrasés, que j'ai enjambés, et j'ai continué ma promenade, pendant une demi-heure, trois quarts d'heure, une heure, quand tout à coup, un groupe de miliciens populaires, ils étaient au moins une dizaine, ont surgi, je ne sais d'où, m'ont entouré, et m'ont demandé de m'asseoir sur l'herbe. Chose étrange, je n'étais pas du tout effrayé, parce que je me sentais, évidemment, tout à fait en vacances, relax, etc. Ils ne parlaient pas un mot de français, et moi, bien

entendu, je ne connaissais pas ni le yougoslave, ni le macédonien, ni l'Albanie... ni l'albanais. Et je me suis rendu compte qu'en fait, j'étais dans le *no man's land*.

Donc, j'étais tout de suite entouré par des miliciens populaires, qui m'ont fait asseoir, ils m'ont fait vider les poches, et ils ont trouvé dans ma poche revolver, si j'en puis dire, un document où j'avais fait, sur la carte que j'avais été chercher à l'ambassade de Yougoslavie à Bruxelles, où j'avais fait des petites croix bleues, des petites croix jaunes, etc. Et en fait, j'avais eu l'intention d'aller dans un petit village qui s'appelait Lin. Je suis très sensible aux noms de lieux, à leur sonorité : Lin, Lin. Mais en fait, je ne savais pas que Lin se trouvait en Albanie. De la même façon, je ne savais pas du tout que le lac d'Ohrid était coupé en son milieu par la frontière, d'un côté c'était la Macédoine, c'est-à-dire la Yougoslavie, et de l'autre côté, l'Albanie.

Et puis, alors, ils m'ont fait, les soldats, qui ne parlaient pas un mot de français, bien entendu, m'ont fait avancer vers une immense barrière très haute qui était électrifiée. Ils ont sifflé dans leurs doigts pour qu'on coupe le courant. On a ouvert la porte et on m'a fait entrer, en fait, en Albanie, Albanie qui est évidemment le cœur des Balkans. Et là-bas, une Jeep est arrivée, on m'a fait monter dans la Jeep et nous avons commencé à rouler, rouler, rouler, rouler, vers une petite ville, après je sais qu'elle s'appelait Pogradec.

C'était assez amusant parce que cette ville de Pogradec, le nom de Pogradec ressemblait à Odradek. Or, en fait, *Odradek*, c'était une revue de poésie dont je me suis occupé pendant sept ans à l'époque et qui est d'origine, c'est un nom d'origine, comment dirais-je, kafkaïen, en quelque sorte¹.

Bref, la Jeep m'a conduit dans cette petite ville de Pogradec.

-
1. De mai 1972 à octobre 1979, Jacques Izoard a publié 17 numéros (dont certains doubles ou quadruples) de la revue *Odradek*, entièrement dévolue à la poésie, et qui constituait la continuation de la revue *L'Essai*, dont il avait été jusqu'alors le rédacteur en chef. La raison sociale de la revue fut aussi, sporadiquement, celle sous laquelle Izoard édita, de 1973 à 1995, pas moins de sept plaquettes de différents poètes, dont son propre recueil *Sulphur* (1994).

La définition du mot Odradek est très belle et c'est en même temps la définition de la poésie : Odradek est extraordinairement mobile et ne se laisse jamais attraper¹.

Donc, me voilà conduit à Pogradec. Là-bas, je me trouve devant une caserne, toujours au cœur des Balkans, bien entendu, c'est-à-dire en Albanie. Un monsieur tout en noir se trouve sur le perron et me dit : « Monsieur, vous avez gravement enfreint les règles frontalières internationales en pénétrant en Albanie. Nous sommes obligés de vous interroger. Acceptez-vous ? » Moi, je me dis, mieux vaut adopter un profil bas. Je dis : « Monsieur, j'accepte tout à fait. — Bien, suivez-nous. »

Nous montons un escalier, nous sommes arrivés dans un bureau où cet interprète, habillé tout en noir, mais qui parlait un français impeccable, m'a dit : « Nous allons vous interroger. » Et alors, et à ses côtés, il y avait une sorte d'interprète ou d'employé qui notait tout, tout ce que je disais, au crayon en plus, dans une sorte de grand livre de je-ne-sais-quoi.

Alors l'interrogatoire a commencé et il m'a posé une question, des questions infinies de tous ordres, mais des questions qui étaient assez curieuses. Il m'a demandé parfois, à un moment donné : « Quel est le prénom de votre grand-père et de votre grand-mère ? » Je me suis dit : « Qu'est-ce que ça peut leur foutre ? » Ah mais non. Alors je leur ai dit.

Et les questions : « Pourquoi êtes-vous venus en Albanie ? — Mais Monsieur, je ne suis pas venu en Albanie, je me suis trompé avec mon vélo, je voulais aller à Lin. Je ne savais pas que c'était en Albanie et j'étais invité par les Yougoslaves. — Monsieur, me dit-il, vous savez que les Yougoslaves sont nos plus mortels ennemis. » Je ne savais pas. Je ne me suis pas excusé. Mais en fait.

Et alors des questions de tous ordres : « Combien gagne un ouvrier belge par mois ? » Alors je lui dis : « Monsieur, je suis dans l'enseignement, le salaire des ouvriers, je ne le connais pas. — Eh bien, ici en Albanie, un ouvrier albanais, avec son salaire mensuel, peut acheter mille œufs. Des œufs, vous m'entendez ? Mille œufs. » Alors je dis, à l'intérieur de moi, je me disais :

¹ C'est la définition tirée de Kafka, qu'Izoard aura répétée dans plusieurs textes portant sur la revue ou sur la poésie d'autres poètes. Il évoquait déjà le personnage d'Odradek dans la préface d'*Aveuglement, Orphée* (1967) : « Odradek est mon nom secret. »

« Bon, ce n'est vraiment pas grand-chose », mais je l'ai félicité. Je dis : « Ah ben, c'est très bien. » Coupez.

Après d'autres questions suivies, donc, c'est des questions à la fois naïves et très belles. À un moment donné, ils m'ont demandé... Ah, vous ne me filmez pas moi-même, maintenant ? Parce que justement, la question suivante aurait demandé une petite explication.

L'interprète albanais, membre du parti, évidemment, me pose la question suivante. Il me dit : « Qu'est-ce que c'est ça, Monsieur ? » Je lui dis : « C'est la paume de votre main. — Non, me dit-il, ce n'est pas du tout ça. — Ce sont vos doigts, votre pouce. — Pas du tout. » Je ne sais pas plus ce que je devais répondre. Pourtant, j'avais pris le parti d'essayer d'être aimable. Sinon, je me dis, je vais me retrouver en taule ou je ne sais quoi. Et donc, finalement, la bonne réponse était que l'Albanie, centre des Balkans, l'Albanie avait exactement la forme de la main humaine, symbole d'amitié entre les peuples. Je dois dire que je n'aurais jamais trouvé cette réponse par moi-même.

Bref, au bout d'un certain temps, l'interview, enfin, pas l'interview, excusez-moi, c'est un lapsus regrettable, l'interrogatoire s'est terminé et alors je dis : « Est-ce que je peux retourner en Yougoslavie ? — Non, me dit-il, Monsieur, c'est trop tard, les frontières sont fermées. » Zut alors ! « Mais ce n'est rien. Est-ce que vous avez faim ? me dit-il. — Non, euh oui, je dis, parce que, vous savez, vous m'avez intercepté il y a un petit temps, je n'ai pas mangé depuis. — Eh bien, nous vous invitons dans un restaurant à Pogradec. » Je lui dis : « C'est bien gentil, mais je n'ai pas d'argent albanais. — Ce n'est rien, vous êtes l'hôte du peuple albanais. Aucun problème. »

Nous sommes entrés dans un restaurant où il n'y avait personne d'ailleurs. Et alors ils m'ont offert un très bon repas avec du vin. J'ai bu du vin, un verre de vin, deux verres de vin, trois verres de vin, quatre verres de vin, cinq verres de vin, puis je dis : « Bon, ça va, je n'ai plus envie de vin. — Vous ne voulez plus de vin ? Vous ne voulez plus boire de vin ? C'est du vin, Monsieur, que nous fabriquons ici même, en Albanie, à Pogradec, et vous n'en voulez plus ? — Oh, ben je dis, alors bon, j'ai encore... » Je commence à être un peu soul, mon estomac ballonnait. Enfin, ça se termine, le repas se termine très bien. « Un bon verre d'eau minérale. » Je dis : « Non, ça va, j'ai assez bu.

— C'est de l'eau minérale que nous fabriquons ici même, et vous n'en voulez pas ? » J'ai encore dû me farcir quelques verres d'eau minérale.

Après cela, ils m'ont dit : « Les frontières sont fermées, nous allons vous conduire à l'endroit où vous allez dormir. » On a roulé encore en Jeep pendant tout un temps, et puis nous sommes arrivés devant une maison tout en longueur, en dehors de Pogradec, à la campagne, toujours dans les Balkans, évidemment, puisque la scène, si je puis dire, se passe au centre des Balkans. Et cet interprète me dit : « Stop. » Arrêtons quelque peu, Aniceto.

« Les frontières sont fermées. » On m'a fait monter dans la Jeep. Nous avons commencé à rouler, rouler, rouler, rouler dans la campagne jusqu'au moment où j'ai vu un long bâtiment, une espèce de ferme. Mais tout de suite, ce qui m'a frappé, j'ai vu qu'il y avait des barreaux. Je me suis dit : « C'est cela, ils m'emmènent en prison. » C'était effectivement cela.

On m'a fait entrer dans le bâtiment, on m'a fait entrer dans une chambre où il y avait un lit avec des draps de lit très rugueux, comme autrefois des vieux draps de lit avec des espèces de pailles dans le drap de lit lui-même. Et l'interprète m'a dit : « Monsieur, nous viendrons... je viendrai vous rechercher demain à 7 heures du matin. » Il est parti.

Tout de suite, j'ai vu les barreaux, la chambre. Notez que c'était un peu sympathique parce que je voyais des poules, des poules qui étaient dans le potager. C'est une prison, enfin, c'est une prison campagnarde, donc c'était encore assez sympa. Ce qui m'ennuyait très fort, c'est que je n'avais pas pris mes médicaments concernant l'asthme. J'étais asthmatique, je le suis toujours. Ça, c'était très embêtant. Enfin, j'ai quand même bien dormi, mais toute la nuit, un rai de lumière, un rai de lumière était en dessous de la porte, et je crois qu'il y avait des jeunes soldats albanais qui m'ont gardé toute la nuit.

Le lendemain matin, vers 7, 8 heures, on a ouvert la porte, on m'a apporté mon petit déjeuner. C'était des œufs, évidemment. Six œufs. Alors, ce qui m'a surpris, c'est que c'était des œufs mollets, des œufs chauds. Alors, j'ai pris mon petit déjeuner, il y avait du pain, etc. Mais ce qui m'a agacé, c'est que les miliciens populaires, les jeunes soldats albanais qui m'entouraient, me regardaient pendant que je mangeais. Avez-vous déjà mangé pendant qu'on vous regarde ? C'est très agaçant. Et alors, j'ai fait ce que on fait ici. J'ai pris mon couteau, j'ai coupé la calotte de l'œuf, et ils ont commencé à

rire, à s'esclaffer. J'ai fait des trempettes ou des mouillettes, comme vous voulez, et je me suis toujours dit : « À mon avis, en Albanie, on ne mange pas des œufs mollets comme ici, comme moi. » Enfin, bref.

Et puis après, alors, l'interprète n'est revenu qu'à 10 heures. Et il s'est assis, toujours le même, parlant en français impeccable. « Monsieur, me dit-il, vous avez franchi les frontières internationales de manière illégale. Nous devons vous interroger. Acceptez-vous d'être interrogé ? » Je dis : « Ben oui, hein ! » Alors, ils m'ont posé les mêmes questions. « À quelle heure avez-vous franchi la frontière entre la Macédoine et l'Albanie ? » Je dis : « Monsieur, je vous l'ai déjà dit hier. » Ils me posaient les mêmes questions. Alors, ils m'ont dit, à un moment donné : « Mais vous avez dit 3 heures, et maintenant vous dites 4 heures. » Je me suis énervé. J'ai dit : « Écoutez, Monsieur, je suis en vacances, moi, si vous croyez que je note tout, d'un point de vue précis et mathématique. — Enfin, bon, nous allons vous reconduire à la frontière de la Yougoslavie. — Ah, ben, je dis, c'est très sympathique, c'est très bien. »

Alors, ils m'ont reconduit à la frontière. C'était une frontière très importante, mais pas au bord du lac d'Ohrid, du beau lac d'Ohrid. Une grande route asphaltée avec un grand soleil. Ils avaient prévenu les Yougoslaves. Tout le monde avançait comme ça, comme dans un film. Boum, boum, boum, boum, boum, boum, boum, boum. Mais avant, les Albanais m'ont dit que j'étais un très bon citoyen belge, que je méritais des récompenses. Et ils m'ont offert les œuvres complètes du dictateur de l'époque, Enver Hodja, traduites en français.

Poésie, la poésie, la poésie, la poésie, comme a dit un poète liégeois, Georges Linze, il a eu une très bonne définition de la poésie : « La poésie, c'est ce que les choses ordinaires ont d'extraordinaire. »

Quoi ? Je n'ai plus rien à dire. Tout est scellé.

Le récit de 2004

JACQUES IZOARD : [...] Depuis quelques années, on organise un peu partout dans le monde des festivals de poésie très importants. Je vous ai parlé tout à l'heure de celui de Trois-Rivières au Québec. Je suis allé à bien d'autres, évidemment : à Rotterdam, etc.

JOSEPH ORBAN : Il t'est déjà arrivé des histoires.

J.I. : Oui, mais ça, ça n'a pas un lien direct avec la poésie.

J.O. : Quand même.

J.I. : Non, c'est-à-dire qu'une année, par exemple, j'ai été invité... C'était l'époque où existait toujours la Yougoslavie. Et dans le sud de la Yougoslavie il y a une province qui s'appelle la Macédoine, dont la capitale est Skopje. Et chaque année ils organisent là un très important congrès de poésie, pour affirmer un peu l'identité de la langue macédonienne, qui est menacée, parce que les Bulgares prétendent que le macédonien c'est du bulgare. Pour affirmer leur identité, dans cette province, chaque année ils organisent un grand festival de poésie sur les bords du lac d'Ohrid, dans le petit village de Struga. Ça s'appelait les soirées poétiques de Struga. Il y avait beaucoup de poètes, là. C'était évidemment à l'époque communiste, du temps de Tito.

J'avais été invité. C'était l'été. Comme j'étais invité, je me dis : « Je vais aller huit jours plus tôt, pour un peu visiter le pays. » C'était les vacances, comme j'étais dans l'enseignement, j'avais deux mois de vacances. « Je vais aller huit jours plus tôt pour un peu visiter le pays » — puisqu'on me payait le voyage aller-retour. J'arrive là huit jours plus tôt, à mes frais évidemment, à ce moment-là, puisque le congrès ne commençait que huit jours après. J'arrive à Struga, on me loge dans un très bel hôtel. [...]

Alors j'ai loué un vélo. Je me suis promené dans la région. Mais avant d'aller en Yougoslavie, j'avais été à Bruxelles à l'ambassade de Yougoslavie pour avoir une carte de la région, pour un peu voir ce qui semblait intéressant. Et là, près du lac d'Ohrid, qui est magnifique, il y avait un petit village qui s'appelait Lin, Lin. Je trouvais ça joli, rien que le nom. Je suis très sensible à la sonorité des mots. Alors je me dis : « J'irai voir Lin. » J'arrive là, je loge à l'hôtel, je loue un vélo sur place, puis je longe le lac d'Ohrid. À un moment donné, le chemin devenait très très étroit. C'est un lac magnifique, tout bleu, très grand. Et alors je me dis : « Je vais laisser mon vélo ici. » Je l'attache à un arbre avec un cadenas, et je continue à pied. J'avais justement un roman

d'Andrée Chedid avec moi. À un moment donné, je vois des treillis qui sont écrasés, je vois un grand écriteau avec des caractères cyrilliques. Je continue. Et brusquement, je vois surgir...

Ah non ! J'arrive à un moment donné à une grande clôture, très haute, des fils de fer barbelés. Et je vois un monsieur derrière. Je dis que je vais à Lin. Mais il ne connaissait pas le français, évidemment. Et puis brusquement je vois surgir une dizaine de miliciens populaires de l'armée albanaise, qui m'entourent, qui me font asseoir, qui me fouillent. Ils voient ma carte, que j'avais été chercher à l'ambassade, où j'avais fait des petites croix bleues et des petites croix rouges. Ça leur a paru suspect, évidemment, cette carte-là. Il y avait une porte dans le treillis. Ils m'ont fait d'abord resuivre le bord du lac. Ils ne connaissaient pas le français, et moi je ne connaissais pas l'albanais. Ils ont sifflé dans leurs doigts, on a coupé le courant, comme j'ai compris. C'était une barrière électrifiée. Grande, hein ! Jamais vu ça. On est entrés de l'autre côté.

En fait, j'étais dans le *no man's land*, et je me suis retrouvé en Albanie. Il y avait une Jeep, qui est venue me chercher, et on m'a conduit dans une petite ville qui s'appelle Pogradec. C'était presque Odradek. Je me dis : « Ils ne vont quand même pas m'emmener jusqu'à Tirana ! » Enfin, je restais bien calme. Pas de problème. C'était des tout jeunes.

Et là sur le perron d'une espèce de caserne, il y avait un monsieur habillé tout en noir, qui connaissait parfaitement le français, qui me dit : « Écoutez, Monsieur, vous avez gravement enfreint les lois frontalières internationales. Vous comprendrez que nous soyons obligés de vous interroger. Êtes-vous d'accord ? » Je dis : « Oui, oui, évidemment. » Je me dis : « Jacques, reste calme. » On est montés au premier étage. Ils m'ont alors posé des questions insensées. Toujours celui-là, qui parlait très bien le français ; il traduisait en albanais ; il y a un autre, un officier en uniforme, qui notait tout avec un vieux gros crayon, dans un gros cahier. Et ils me posaient des questions incroyables. « Pourquoi êtes-vous venu en Albanie ? » J'ai expliqué que j'étais à un festival de poésie à Struga. « Vous savez que les Yougoslaves sont nos plus mortels ennemis. — Ben, je dis, oui », mais je n'en pouvais rien. Et puis à un moment donné, il me fait ça. [*Il montre sa paume.*] « Qu'est-ce que c'est, ça, Monsieur ? — C'est votre main. — Non. — Ce sont vos doigts, la paume de votre main. — Non. La main a exactement la forme de notre chère Albanie. Et la main ouverte, c'est le symbole de l'amitié entre les peuples. »

Je n'aurais jamais trouvé ça tout seul. Et le prénom de ma grand-mère, le prénom de mon grand-père. « Monsieur, y a-t-il l'électricité en Belgique ? » Aïe, ça c'est la question piège. Je dis : « Je crois, je crois bien. — Partout ? — Ben, oui. — Parce que nous venons de terminer le cinquième plan quinquennal d'électrification de l'Albanie. Et il y a de hautes montagnes, hein ! » qu'il me dit. « Ah ben, je dis, très bien, félicitations. — Bon, ben ça va. Avez-vous faim ? — Oui, il est neuf heures du soir, vous m'avez capturé il y a trois heures. — Eh bien ! on va aller au restaurant. » Je dis : « Excusez-moi, mais je n'ai pas d'argent albanais, je ne prévoyais pas... — Ce n'est rien. Vous êtes l'hôte du peuple albanais. »

On est arrivés dans un restaurant où il n'y avait personne, et il m'ont offert un bon repas : du vin, deux bouteilles de vin. Je commençais à être un peu saoul, je dis : « Ça va, je ne veux plus de vin. — Vous ne voulez plus de vin ? C'est du vin que nous fabriquons ici même, du vin d'Albanie, et vous n'en voulez plus ? » Je dis oui. Après le repas, même coup avec l'eau minérale, une bouteille d'eau minérale qui était fabriquée là. J'avais l'estomac tout ballonné.

Alors on ressort et il me dit : « Regardez là. » C'est un peu comme chez Zadkine, il y avait une grande esplanade de terre battue ; il n'y avait rien. « Regardez : avant, il y avait un monastère orthodoxe. Nous avons rasé toutes les églises et tous les monastères d'Albanie. — Ah bon ? » Je restais très prudent. « Bon, maintenant, est-ce que je peux retourner en Yougoslavie ? — Trop tard, les frontières sont fermées. — Ah bon ? — Nous allons vous conduire où vous allez dormir. » On est repartis en Jeep, dans une maison où j'ai vu tout de suite des barreaux : j'étais en prison ! Incroyable, hein, ça ! Enfin, c'était une prison à la campagne. Je voyais des poules dehors. Il y avait un vieux lit avec des couvertures rêches, comme avant. J'ai quand même bien dormi, mais tout la nuit, il y a eu un rai de lumière en dessous de la porte. Il y avait cinq soldats qui me surveillaient.

Alors la veille, il m'avait posé aussi une autre question, qui m'avait fait sourire. « Monsieur, combien gagne un ouvrier belge par mois. » Je dis : « Écoutez, Monsieur, je suis dans l'enseignement, le salaire des ouvriers... — Eh bien ! Monsieur, ici en Albanie, écoutez-moi bien, avec son salaire mensuel, un ouvrier albanais peut s'acheter mille œufs. Vous m'entendez bien ? Mille œufs. » Et le lendemain, on m'a donné pour mon petit déjeuner cinq œufs.

Mais alors là aussi, il y a eu un petit incident. C'était cinq œufs mollets. Avec toujours les soldats autour de moi, dans la pièce. Moi je fais comme ici, je coupe le dessus de l'œuf pour faire des mouillettes. Et ça les faisait rire ! Je me suis toujours demandé comment on mangeait des œufs en Albanie. Pour moi, on ne les mange pas comme ici, parce qu'ils se bidonnaient ! de manière incroyable.

Bon, enfin, à la fin, le lendemain matin, le traducteur revient. « Monsieur, veuillez entrer là. — Ah ! je dis, je peux retourner en Yougoslavie. — Non, parce que, n'oubliez pas : vous avez gravement enfreint les lois frontalières internationales. — Oui, je sais bien, vous l'avez dit hier. — Donc nous sommes obligés de vous interroger. Voulez-vous bien répondre ? » Je dis : « Et hier ? — Vous refusez l'interrogatoire ? — Ben non, ça va. » Et il me repose exactement les mêmes questions. « À quelle heure êtes-vous arrivé en Yougoslavie ? — À cinq heures. — Hier vous avez dit quatre heures. — Écoutez, Monsieur, moi je suis en vacances. Si vous croyez que je note tout sur un calepin pour voir d'où je viens, quelle heure il est, etc. » Ah, il était énervant à la fin... J'étais assis comme ça. « Appuyez-vous », qu'il me dit. Je dis : « Non, ça va. — Oui, vous êtes fatigué. » Je me suis appuyé. J'essayais de ne pas les contrarier. Alors finalement : « Nous allons vous reconduire à la frontière yougoslave. — Ah ! je dis, tant mieux. — Parce que vous êtes un digne représentant du peuple belge. » Oui, j'étais resté tout calme. « Mais quand vous voulez visiter l'Albanie, il ne faut pas faire comme ça. Il faut venir avec Grippa (c'était un communiste), il faut venir en groupe, avec des communistes belges, mais pas essayer d'entrer comme ça. »

Alors ils m'ont remis à la frontière, mais c'était assez curieux — c'était l'été, évidemment — : une grand-route, comme dans les films, avec la frontière au milieu, des soldats yougoslaves d'un côté, et moi, encadré de soldats albanais et de mon traducteur. Alors on avançait comme ça : boum boum boum boum. À un moment donné, à dix mètres de la ligne, on s'est arrêtés. Le traducteur albanais m'a alors fait l'accolade. Je voyais bien que les Yougoslaves regardaient ça d'un drôle d'œil. « Eh bien, nous allons vous faire un cadeau. » Et on m'a apporté les œuvres complètes d'Enver Hodja, le dictateur d'Albanie, comme cadeau, en français. On m'a remis aux mains des Yougoslaves. Les Yougoslaves : « D'abord, vos livres, on vous les confisque, hein ! Est-ce qu'on peut savoir ce que vous êtes allé faire en Albanie ? Nous allons devoir vous interroger. — Ah ! ce n'est pas vrai ! » Et ça a rattaqué.

Alors, ce qui est curieux : j'ai encore été, au mois de septembre-octobre, à un congrès en Roumanie, dans le delta du Danube ; il y avait des poètes

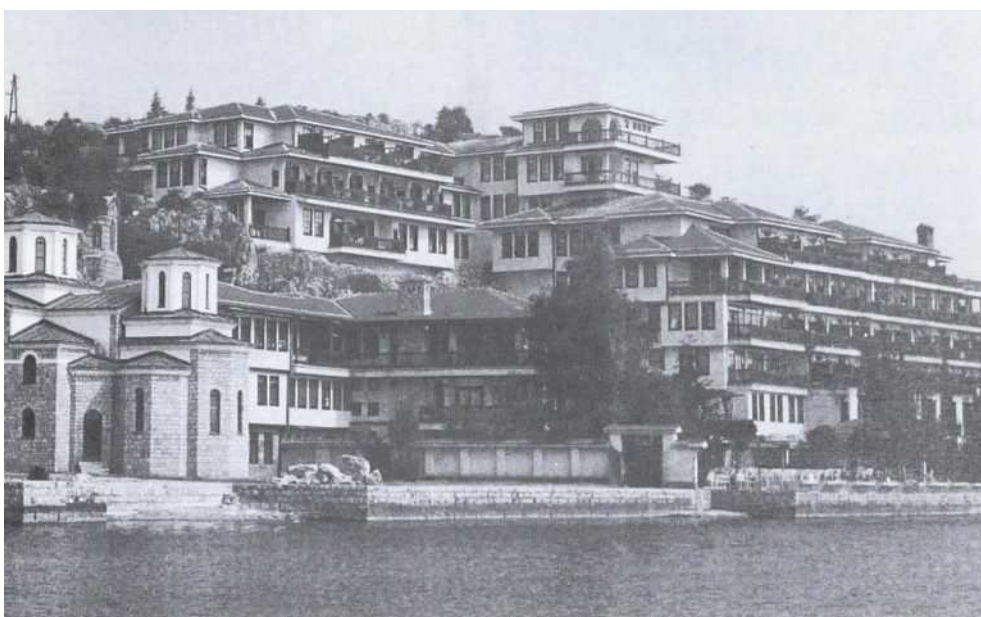
serbes et des poètes de l'Est. Eh bien ! ils se souvenaient encore... parce que ça a fait un tabac, cette histoire-là ! Tout le monde parlait du poète belge qui s'était retrouvé en Albanie. Et encore maintenant, certains s'en souviennent. C'est curieux.

Les lieux

La carte ci-dessous permet de bien situer Struga d'où Izoard est parti à vélo (son trajet faisait 15 kilomètres), le village de Radožda où il a franchi la frontière, le village de Lin qu'il ne verra jamais, et la ville de Pogradec où il fut interrogé, nourri puis incarcéré.



L'hôtel Biser à Struga, où Jacques Izoard a séjourné.



Et puisque Jacques Izoard n'aura pas pu voir Lin, en voici deux vues, glanées sur le web.



Jacques Izoard à Struga

La photo ci-dessous montre Izoard durant son allocution au Soirées de Struga. On sait qu'il y « parla » dès cette première participation, en 1974 (l'agenda l'indique). Mais elle peut tout aussi bien dater de 1975 : si l'agenda de cette année atteste bien cette seconde participation, Izoard n'y a pris aucune note.



Village de Lin

Village de Lin
cache mères de famille
qui cousent les rumeurs.
On longe la veine,
courbés et las, vers le cœur.
On se demande pourquoi
les soldats ne tirent pas.
Le nouveau soleil
jette la pierre
au premier venu.

*

J'aimais Lin.
J'aimais langue de lin.
J'aimais ce qu'avalait
le Drin noir, espérance.
Te voici tatoué
sur l'épaule ou la tempe.
Un seul cri traverse
l'osier goguenard, l'ouïe.
La paume d'albâtre
est le pays de lin.

Deux roues dans l'eau ronde
et le lin, l'épaule...
Le lien, la lie, l'haleine.
La bouche où dort le lac.
Un enfant me caresse
en l'honneur des noyades.
Hisse, dès lors, drapeaux et gouvernails
devant l'icône ou la toupie.

*

Lin dévêtu sans vacarme,
sésame ou duvet de Dieu.
Je marche avec les joncs.
J'appelle à moi les veines.
Monastères étouffés.
Mais Lin coule à pic
Et je cache mille œufs
dans un sabot de neige.

Les quatre poèmes ont été publiés dans *Vérités*, n° 22-23, automne-hiver 1974, avec la note : « Lin : petit village d'Albanie, au bord du lac d'Ohrid. Drin noir : rivière de Yougoslavie (Macédoine) » ; les deux derniers poèmes sont repris dans *Corps, maisons, tumultes*. Le manuscrit est conservé (document D133 du fonds d'archives Jacques Izoard (Fonds patrimoniaux de la ville de Liège)).

Les poèmes ont-ils été écrits en Albanie ?

Village de Lin

6

Deux rones dans l'eau ronde
 et le lin, l'épau...
 Le lien, la lie, l'haléine
 La bouche au dort le lac
 La fête des rogatois (En l'honneur des rogatois)
 tout son plein (un enfant une caresse)
 (Notes ~~de la~~ ^{des} ~~poésies~~) ^{des} ~~poésies~~ ^{des} ~~poésies~~
 Grosse drapante et gouvernails
 devant la ~~caisse~~ en la toupie.
 l'icone

in
 notes

albatre

0133

6

Village de Lin

cache mires de famille
 qui consent les rumeurs.
 On ~~traverse~~ longe la veine,
 couchés et las, vers le cœur.
 On se demande pour quoi
 les soldats ne tirent pas.
 Le nouveau soleil
~~se lève sur la pierre~~
 jette la pierre
 au premier venu.

(1)

Institut Communal
 d'Enseignement Agricole
 de LIGNE - Tel. 26374
 Section : année
 Nom :
 Branche :
 Date :

Lin : petit village d'Albanie, au bord du lac d'Ohrid.
 Dmi noir : rivière de Yugoslavia. (Paccidoni)

Lin d'été sans vacarme,
 s'assoie au d'uret de Lin.
 Je marche avec les joncs,
 j'appelle à moi les veines,
 les Monastères étouffés.
 Mais Lin coule à pic.
 Et j'ai ~~cent~~ mille ^{cache} cents
 dans un salot de neige.

J'aimais Lin.
 J'aimais ~~la~~ langue de lin.
 J'aimais ce qui ~~amalgamait~~
 le Drin noir, l'espérance.
~~Ma main~~ Te voici ta tani
 sur l'épaule au la tempe.
 Un seul cri ~~traverse~~
 l'enveloppe d'osier, la linge
 la linge
 l'osier goguenard, l'ouie.
 Un pas de terre
 La Rame de verre d'alliâtre
 est le pays du lin.

goguenard

Culture et littérature : perspectives

[...]

Notre plus proche horizon, c'est *la paume de la main*^a que nous voudrions offrir à chaque sœur, à chaque frère. Paume toujours nouvelle, qui fait table rase du passé partout où elle se pose. En nous-mêmes, les mots deviennent générateurs de constellations de plus en plus nombreuses. Et nos milliers de poèmes peuvent être des clos succulents et fertiles, *des œufs d'une pure blancheur*^b.

Poème-texte échappe aux définitions, aux encerclements totalitaires, tentaculaires... N'est-il pas vain d'en vouloir trouver le cœur ? Si nous avons, peu à peu, tous la même culture, nous gardons à portée de nos yeux notre propre peau, avec son grain, sa trame, sa minceur, son dessin, sa texture. Viennent nous lécher les mots des autres ; pourvu qu'aucun poème ne nous lacère ou ne nous tue ! Nous y avons emmagasiné toutes nos richesses, nos mots au jour le jour, nos trésors dérisoires. Le poète, l'écrivain brouille le jeu imposé, jette à hue et à dia ses litanies, ses éventuelles imprécations. Dès lors, le voilà suspect. Les mots affluent dans le corps comme le sang toujours présent, toujours neuf, comme le sang dans la verge, comme du temps où je voulais m'emparer de LIN^c, où un seul mot m'échappait à jamais dans sa réalité palpable. Car il est vrai que le langage, en nous, ébrèche la vie courante, nous porte à faux dans les dédales et les gouffres. Et à choisir entre deux mots, entre deux îles de terre ferme, de sens plein, de certitudes, je choisirais la belle espace, l'espace tout court, l'aire où le mot perd de sa force, pâlit jusqu'à la transparence. Le biais. Le gauche. L'envers. Là où on ne l'attend pas, le poème prend son essor, fluide et mobile. Je ne cherche pas à savoir ce qu'il deviendra demain ; c'est aujourd'hui, ici et maintenant qu'il requiert mon attention.

Texte publié dans *Estuaire*, n° 19, printemps 1981. Une note accompagne le texte : « Ce texte a fait l'objet d'une communication au colloque Québec-Belgique en octobre 1980¹. » — Le texte contient 3 notes de l'auteur :

1. Ce colloque s'est tenu du 5 au 7 octobre 1980, à l'université Laval à Québec. Cinq écrivains belges étaient présents : Françoise Collin, Françoise Delcarte, Jacques Izoard, Eugène Savitzkaya et Henri-Floris Jaspers. Jacques Izoard a donné sa communication le 6 octobre.

- a) « “Paume de la main” : allusion à mon voyage initiatique en Albanie au cours duquel mon géolier me fit remarquer que son pays avait la forme d’une paume de main. »
- b) « Autre allusion à mon séjour albanais durant lequel il me fut précisé qu’un ouvrier albanais, grâce à son salaire mensuel, pouvait acheter 1000 œufs ! »
- c) « Lin, petit village d’Albanie que je ne vis jamais, situé sur les bords du lac d’Ohrid. »

Là ne s’arrêtent pas les allusions faites à cet épisode dans l’œuvre. Telle phrase dit, au détour d’un poème en prose : « *C’est ma prison désespérée avec des soldats albanais tout autour, vigilants et terribles*¹. » Plus tard, toujours en prose, une confidence lève le voile sur l’imaginaire d’Izoard, et l’impact du même épisode sur celui-ci : « J’invente la chambre et les plantes aquatiques. J’invente un voyage en Albanie en compagnie des jeunes miliciens populaires. J’invente ce que j’invente à travers les dix doigts du bonheur, à travers le doré liquide². »

Mais ! fort étrangement, l’Albanie avait déjà été nommée dans les poèmes d’Izoard, bien avant l’escapade des bords du lac d’Ohrid³ :

D’Albanie. Des étoffes légères.
Des cris roulés. Roulez carrosses.
Et sachant à peine parler
nous fûmes empalés.
Au coup de gong, la rivière
arrêta sa course,
le déroulement soyeux.
Voix basse à poutre.
Chemin vertical
dans le chahut bleu du sang.

1. *Pavois du bleu* (1983), poème [58].

2. « *Langue de liège aveugle* » (*Corps, maisons, tumultes*, poème [55]).

3. *Des laitiers, des scélérats* (1971 !), poème [29].